LETTRE DE M. LE COMTE DE MIRABEAU, A M. LE COMTE D'ANTRAIGUES.

COMMENT, M. le Comte, c'étoit donc pour plaisanter que vous nous parliez si sérieusement dans votre *Mémoire sur les Etats-Généraux?* Vous aviez donc votre *Retentum?* & tout en vous abandonnant à l'excès de votre tendresse pour le Tiers-Etat, vous aviez soin de garder en même-temps pour la Noblesse un fonds d'amour pour le moins aussi fervent? Heureuse universalité de bienfaisance qui ne connoît point d'acception, se fait tout à tous! La

fauſſe ſageſſe eſt excluſive, elle s'attache à un parti, plus ſouvent même elle ſe tient au centre de tous. Mais l'immenſité de votre génie ſait allier tous les intérêts, réunir les extrêmes. Votre plume édifie & renverſe, crée & anéantit tour à tour. Par vous en 1788, le Tiers-Etat eſt tout: c'eſt pour lui que tout exiſte. Tout ce qui n'eſt pas Tiers n'eſt qu'un aſſemblage *d'Hommes affreux*, ſoutiens du deſpotiſme, dont ils partagent les fruits, & qui aident à aſſervir les Peuples pour les dépouiller. Déja ce Peuple, toujours dupe de la parole d'un Noble, applaudiſſoit à votre ſublime hardieſſe; déja il ſe rallioit autour de vous au nom de Patrie & de liberté, lorſque tout-à-coup vous lui ſignifiez en forme que vous le diſgraciez, qu'il n'eſt plus rien, que les privilégiés ſont tout dans l'Etat.

Auriez-vous donc cru, M. le Comte, qu'il vous étoit auſſi facile d'élever & d'abaiſſer une grande Nation, qu'il l'eſt au Roi de faire & de défaire un Noble?

Ou votre probité de Gentilhomme ſe ſeroit-elle mieux accommodée d'être *un Homme affreux* avec profit, que de reſter oiſif au milieu du pillage de vos ſemblables? Ce qu'il y a de particulier, c'eſt votre tranquillité & votre intrépide aſſurance dans une contradiction auſſi manifeſte, dans ce procédé vraiment noble. Chacun cherche les raiſons d'un changement ſi extraordinaire; vous ſeul ne vous mettez pas en peine de vous le juſtifier à vous-même. Il ſemble que vous croyez que rien n'eſt plus ſimple, après avoir juré que tout étoit perdu, ſi l'on votoit par Ordre, de jurer encore que tout eſt perdu, ſi l'on ne vote pas par Ordre. Toute la France s'indigne d'une pareille contradiction à vos propres principes, & vous répondez bravement que *rien ne peut vous faire départir de vos principes.*

Mais de quels principes voulez-vous donc parler? Entendez-vous ceux que vous énoncez aujourd'hui dans la Chambre des Nobles, ou ceux qu'on trouve

dans votre Mémoire, ou enfin appellez-vous *vos principes* les uns & les autres en même-temps; c'est-à-dire, les extrêmes les plus contradictoires? S'il s'agit de vos idées actuelles, vous prenez le change, M. le Comte. On ne vous prie pas de vous en départir, mais de les concilier avec votre Mémoire. Après tout, pourquoi décider si ferme que vous ne vous *en départirez jamais?* pouvez-vous répondre de vous-même en ce genre? Vous avez l'ame si bonne pour tous les partis! vous portez dans votre cœur tous les Ordres de l'Etat, mais successivement; il reste encore le Clergé sur lequel sans doute vous avez aussi *vos principes*. Quelques raisonneurs vétilleux pourront seulement vous inquiéter sur le mot; car enfin des principes sont des regles immuables, d'après lesquelles on s'est prescrit à soi-même de penser & d'agir; aussi que M. Desprémenil appelle *ses principes* toute sa belle manœuvre, à la bonne-heure. Il est bien vrai qu'il y a toujours été très-

fidele ; par-tout on l'a trouvé repoussant les défenseurs de la bonne cause en tout genre ; en toute occasion il s'est montré ennemi du Peuple ; & si une fois on l'a vu embrasser sa défense, c'est que, pour la premiere fois, le Parlement avoit des intérêts communs avec la Nation. Voilà celui qui, en parlant comme vous faites aujourd'hui, M. le Comte, en s'opposant avec une fureur indécente à la régénération du Peuple François, en sacrifiant à son intérêt personnel vingt-deux millions d'hommes, a droit de dire *mes principes*, comme Cartouche disoit *mes gens* ; mais vous, Monsieur, qui n'y pensez que d'hier, vous qui avez fait la profession de foi la plus solemnelle du contraire ; vous enfin qui, il y a peu de jours, anathématisiez avec emportement la Noblesse, pouvez-vous appeller *vos principes*, vos déclamations d'aujourd'hui pour cette même Noblesse ? Etes-vous même bien assuré qu'il vous reste encore le droit de dire *mes principes* ?

Mais ſi vous entendez par vos principes ceux du Mémoire, n'y a-t-il pas un peu plus que de la naïveté à déclarer d'un ton décidé, que rien n'eſt capable de vous en faire départir ? Car quelle eſpece d'analogie trouvez-vous entre le pour & le contre, entre voter *par tête & ne pas voter par tête*, entre ces deux propoſitions & autres ſemblables, le Peuple eſt tout, le Peuple n'eſt qu'un Tiers? N'eſt-ce pas ſe départir de la premiere, que d'adopter & ſoutenir la ſeconde ? Abjurez donc, ou le Mémoire, ou les Diſcours aux Nobles; optez, mais ne dites pas, d'une maniere ſi générale, que vous ſavez tenir à vos principes.

A dire vrai, M. le Comte, je crois m'appercevoir que vous ne vous doutez pas de votre changement, & que vous ne ſoupçonnez pas même que votre Mémoire ſoit en pleine contradiction avec vos Diſcours. Votre bonne-foi, à cet égard, vous rend excuſable; mais on pourra toujours vous reprocher un peu de

légéreté pour avoir mis votre nom à un Mémoire, ſans l'avoir lu au moins une fois. Je ſais que vous aviez ſatisfait à-peu-près à vos engagements avec M. Maloz (1), ancien Profeſſeur du Puy, Auteur de ce Mémoire, écrit avec une éloquence & un ſentiment ſoutenu, & dont les fautes mêmes tiennent en quelque ſorte du génie ; mais encore falloit-il le lire pour éviter le petit inconvénient d'agir & de parler en Noble, en écrivant pour la cauſe des Communes. Voilà ce que vous diſoit, ces jours derniers, un de vos amis, à qui vous demandiez innocemment ce que ſignifioient ces reproches d'inconſéquence qu'on vous adreſſoit de toutes parts ; vous le confondites bien, cet indiſcret ami, quand vous lui proteſtates

(1) Tous les amis de M. d'Entraigues dépoſeront qu'il n'eſt pas très-fort ſur les regles de la Grammaire, & encore moins ſur celles de l'Orthographe.

Au reſte, ſi M. le Comte récuſe leur témoignage, nous avons ſa cinquieme Lettre à M. Maloz, où il montre un peu plus de reconnoiſſance que de bonne volonté à acquitter un des billets qu'il a faits à ce Profeſſeur.

que vous aviez vraiment lu ce Mémoire au moins depuis qu'il étoit imprimé ; il resta pour le moins aussi étonné, qu'il l'avoit été de votre gloire. « Vous vous » êtes donc convaincu, vous dit-il, que » les principes en étoient faux & dange- » reux ? — Point du tout, reprites-vous, » avec la chaleur d'un homme ferme & » sûr de lui-même ; *rien ne peut me faire* » *départir de mes principes* ».

Ah ! M. le Comte, vous aimez les surprises, & vous les soutenez bien ; nous avons donc enfin votre secret : vous appellez *vos principes* les sentiments d'un livre que vous achetez ; une fois que vous avez payé, ils deviennent vos principes ; à la bonne-heure, tout devient clair avec une explication aussi lumineuse. N'avez-vous pas payé M. Maloz qui a fait votre Mémoire ? Ses principes sont donc vos principes. N'avez-vous pas payé le jeune homme de Mende, Auteur de vos ouvrages subséquents ? Ses principes sont donc vos principes. D'un autre côté, le

droit de propriété n'eſt-il pas un droit ſacré? Ne ſeroit-ce pas un attentat contre *la forme antique* & les Loix conſtitutionnelles que de violer ce droit? Donc vos principes ſont eſſentiellement liés avec la Conſtitution; donc rien ne doit vous faire départir de vos principes. Vous pourriez ajouter, & de votre ſtyle, & de votre méthode, & de votre imagination, & de votre profondeur, & de votre gloire, tout cela eſt à vous.

Où eſt donc la contradiction par rapport à M. d'Entraigues, une fois qu'on eſt bien averti de ne pas le confondre avec ſes Facteurs? Ne voit-on pas ſouvent ſortir des mêmes Preſſes des Mandements & des Ouvrages Philoſophiques, des Libelles pour & contre le Gouvernement, & qui jamais a accuſé pour cela l'Editeur de ſe contredire? Cependant, M. le Comte, n'en faites pas, je vous prie, au Public une guerre à outrance. Vous adoptiez ces divers Ecrits, vous les donniez comme de vous dans le ſens rigoureux,

tout notre crime fut de ne pas vous connoître perſonnellement. Auſſi, je n'ai garde d'implorer vorte miſéricorde pour ceux de vos amis, qui ont pris le change. L'erreur étoit forte ; j'en ai vu qui, à ce ſujet, ne pouvoient aſſez admirer juſqu'à quel point un homme dans le Cabinet, pouvoit être différent de lui-même. Le Comte d'Entraigues, diſoient-ils, a des idées la plume à la main, des vues ; il penſe, enfin ; c'eſt un tout autre homme que dans le commerce ordinaire de la Société ; auſſi dois-je rendre témoignage à votre manœuvre, depuis que vous avez donné au Public votre Mémoire de M. Maloz. Vous évitiez prudemment de vous compromettre en diſcuſſions politiques. Renvoyant modeſtement le genre humain à votre ouvrage, vous vous renfermiez dans le ſilence myſtérieux d'un profond, & jamais vous ne futes tant admiré ; le moyen de refuſer ce ſentiment à M. d'Entraigues, quand on le ſuppoſe Auteur d'un tel livre, ſur-tout quand avec cela il ſe tait.

Qu'il eſt malheureux pour vous & pour nous, Monſieur, que vous ne ſoyez pas demeuré fidele à ce plan, & que vous n'ayez pas voulu vous contenter d'un premier chef-d'œuvre ! Pourquoi du moins le ſecond Auteur ne s'eſt-il pas trouvé de bonne fortune être un Patriote? Je ſais que vous n'avez mis aucune intention maligne dans ce choix. Il vous falloit un livre; vous penſiez qu'un homme d'eſprit eſt un homme d'eſprit, & qu'apparemment un livre & un autre livre ſe valent bien quant au fond, lorſque le format ne differe pas trop. En vain vos ennemis ont voulu donner atteinte à votre innocence ſur ce point; leur malignité a été juſqu'à vous ſoupçonner d'avoir choiſi, pour vos derniers ouvrages, un jeune homme doué excluſivement d'une imagination fougueuſe, parce que l'excès dans ce genre pouvant ſe confondre avec la férocité, ne devoit plus laiſſer aucun doute ſur votre paternité. A Dieu ne plaiſe, M. le Comte, que je jette ſur vos

procédés aucun ſoupçon de malice & de fineſſe : au moins la Nobleſſe a-t-elle bien ſu profiter de votre ſimplicité & de votre bonne foi pour vous faire jouer, à la face de toute l'Europe, le rôle le plus bas & le plus ridicule, & pour décrier la cauſe du Peuple, en aviliſſant celui qu'on en croyoit le défenſeur.

Que vous reſte-t-il donc à faire ou plutôt à faire faire en politique? Votre double génie a épuiſé la matiere. Que peut-on dire, quand on a jugé en dernier reſſort & avec hauteur le pour & le contre d'une queſtion? Vous pouvez au moins vous flatter d'avoir rencontré la vérité; c'eſt peut-être même pour ne pas la laiſſer échapper que vous vous décidez à ne pas vous départir de *vos principes* pris collectivement. Vous pouvez cependant, pour la premiere fois, faire quelque choſe de vous-même pour le Peuple. Reſtez avec les Nobles, continuez de leur préſenter vos invariables principes; digne moteur de cette Aſſemblée, conſeillez-leur d'être

toujours cette claſſe d'*hommes affreux*, que vous ſavez bien; continuez d'y faire les frais d'idées & d'éloquence. Cela vous coute, on en convient; mais la Nobleſſe a de l'honneur & de la reconnoiſſance, elle eſt d'ailleurs ſi ſcrupuleuſe à payer ſes dettes. Gardez-vous bien ſur-tout de paroître à la vérification des pouvoirs dans la ſalle des Communes; car c'eſt l'Auteur du Mémoire qu'on a prétendu députer. Que feroit-ce auſſi ſi on alloit porter un œil curieux ſur l'arbre tronqué de votre généalogie? Il ſe trouveroit peut-être que vous n'avez aucun titre pour paroître à l'Aſſemblée, pas même des titres de Nobleſſe. Eh! M. le Comte, vous ſeriez bien dupe de vous en tenir à la vérité : l'erreur vous a toujours été ſi utile; c'eſt par elle que vous êtes Auteur & Pere (1); c'eſt elle qui vous donne ſéance parmi les Députés de la Nation; c'eſt par elle enfin que vous vous trouvez

(1) Voyez la grande Liſte.

noble, au grand étonnement de M. votre pere, qui ne s'étoit jamais cru de la Maiſon d'Antragues, dont vous vous prétendez un rejetton (1).

Vous pouvez encore; car que ne peut-on pas avec un honneur auſſi ſouple, auſſi flexible, avec un eſprit qui ſe plie à tout? vous pouvez, dis-je, embraſſer la cauſe du Clergé & de la Cour. L'Abbé Royou, qui veut ſe vendre à quelque prix que ce ſoit, parce que la cave eſt vuide, mais que perſonne juſqu'ici n'a jugé à propos d'acheter, vous offrira ſa plume : ne craignez pas la concurrence, quoiqu'elle ſoit au rabais. Je crois cet Ecrivain à la portée de votre génie comme de vos finances; peut-être le Public ne fera-t-il plus

(1) C'eſt encore une des prétentions de M. le Comte d'Entraigues; mais on lui a montré que d'Entraigues n'étoit pas d'Antragues. Le nom d'Entraigues eſt tiré d'une petite habitation ainſi appellée, parce qu'elle eſt dans un marais *entre les eaux*. *Aigues* en patois ſignifie *eau*; c'eſt, comme on voit, une nobleſſe dans le genre des armes parlantes.

difficulté de croire que ſon Ouvrage eſt de vous; & on n'ignore pas d'ailleurs que votre gloire paſſée, en couronnant l'individu, a fait tort à l'eſpece.

Je ſuis, &c.

FIN.

1705